

PETIT TRAITÉ DE MYTHOLOGIE CELTIQUE
PARTIE 1 : LE BESTIAIRE

CHAPITRE 5 : LES OISEAUX

Bernard ROBREAU



CHAPITRE 5 - LES OISEAUX

Les oiseaux ou des personnages à nom d'oiseau apparaissent fréquemment dans les mythes celtiques. Leur capacité à se déplacer dans les airs leur confie certaines aptitudes à mettre en relation le ciel et la terre, ce monde et l'Autre monde. L'interprétation de leur vol est à l'origine d'une science oraculaire bien connue chez les Etrusques mais dont plusieurs indices laissent à penser qu'elle n'était pas négligée chez les Gaulois. Certaines divinités semblent avoir entretenu des rapports étroits avec certains oiseaux, notamment avec l'aigle et les corvidés.

Les oiseaux et l'Autre monde celtique

En étudiant la mythologie des équidés au chapitre 3, nous avons observé que ces derniers étaient associés aux oiseaux et dragons lors de la description des sept cieus du *Teanga Bithnua*, §7, et que le groupement de ces deux types d'animaux si différents était dicté par leur capacité à se déplacer entre notre monde et l'Autre.

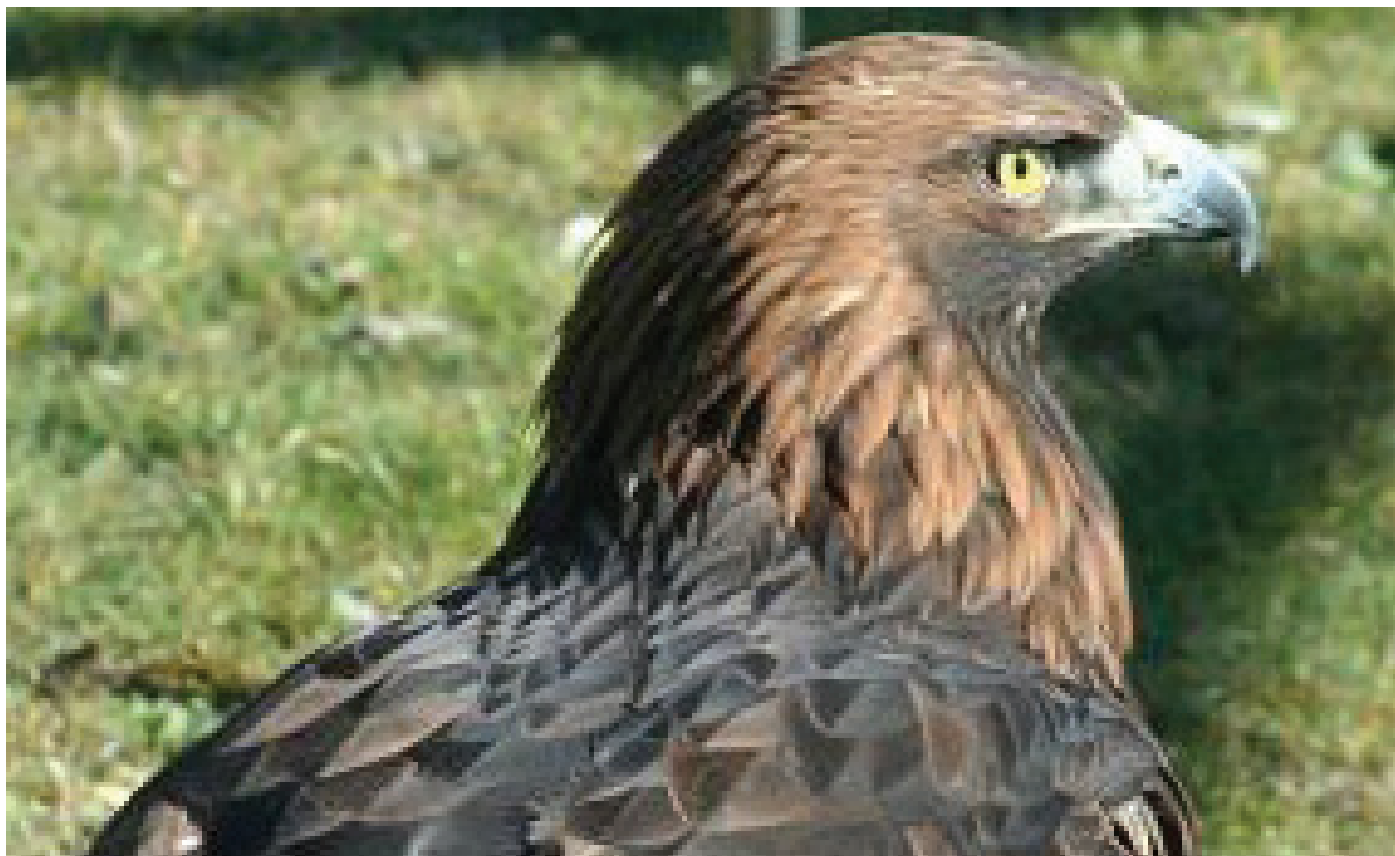
Le ciel supérieur des saints au-dessus de tous ceux-ci, plus haut que tout ciel, est ainsi : lumière du soleil avec les saints d'ange et d'archange autour de ce septième ciel-là et ce n'est pas seulement cela, mais c'est ainsi qu'est le ciel, et sept mille anges avec des formes de cheval et d'oiseau, d'un éclat rouge autour du ciel et une seule étoile les enferme en rond autour du monde comme la forme des enceintes que nous avons dites auparavant. Et il y a donc des dragons avec des souffles de feu dans les enceintes du septième ciel et ils entourent le ciel supérieur des saints¹...

Oiseaux et chevaux étaient probablement aux temps païens deux véhicules privilégiés permettant le voyage des âmes des défunts entre ce monde et l'Autre. La structure du voyage celtique montre que cet Autre monde est situé à la fois au-delà de la mer et dans les cieus². L'équipage de la *Navigation du coracle de Maelduin* emprunte certes un itinéraire qui les fait longtemps pérégriner d'île en île sur l'océan (l'équivalent des sept années de navigation

circulaire de la *Peregrinatio Brandani* à laquelle l'auteur de notre récit fait explicitement référence), mais il faut comprendre que ce temps leur permet de parcourir les sept enceintes des cieus. D'ailleurs, avant de parvenir au centre de cet Autre monde marqué par une haute colonne (l'*axis mundi*) dont les navigateurs ne voient ni la base, ni le sommet, mais seulement un filet d'argent qui descend du haut de la colonne et une île sur un piédestal (redoublement de l'image), ils traversent une mer semblable à un nuage dont il leur paraît qu'elle ne les supporte pas, ni eux, ni leur navire. Durant leur long trajet, ils ont à plusieurs reprises l'occasion de rencontrer des oiseaux dont l'espèce n'est pas réellement précisée. Dès le troisième jour (au § 3), ils rencontrent une île élevée et étendue entourée de terrasses qui s'abaissent progressivement et qui portent chacune une rangée d'arbres sur lesquels il y a une foule d'oiseaux dont ils se rassasient. La forme de l'île paraît présager l'itinéraire de l'expédition, chaque terrasse semblant équivalente à l'un des sept cieus qu'ils doivent parcourir avant de parvenir au sommet. Plus loin (au § 9, soit 3 x 3), ils atteignent une autre grande île au sol brûlant autour de laquelle de nombreux oiseaux nagent sur les vagues en s'en éloignant du point du jour à nones mais en s'en rapprochant pour y aborder de nones à vêpres (quand la température décroît) et venir y manger les fruits des arbres. Les voyageurs souffrant cruellement de la faim et de la soif viennent y cueillir une provision desdits fruits. Poursuivant leur route (au § 18, soit 9 x 2), ils entendent au nord-est une voix puissante, comme si on eût chanté un psaume. Cette nuit-là et le lendemain jusqu'à nones, ils naviguent sans savoir quelle était cette voix, ni ce chant. Ils voient seulement une île élevée, remplis d'oiseaux noirs, criant et parlant très fort. Au § 30 (3 x 10), après avoir dépassé la colonne et l'île piédestal, alors qu'ils sont véritablement au centre de l'Autre monde, ils rencontrent un ermite qui est le dernier des quinze compagnons de Brenann de Birr et qui habite une grande île dont la moitié est une forêt d'ifs et de grands chênes, l'autre une plaine avec un petit lac. Un jour, un aigle géant survient, portant avec lui une branche d'un grand arbre plus grosse qu'un grand chêne, ce qui signifie certainement qu'il s'agit d'une branche d'un grand if, l'arbre le plus vieux du monde pour les Irlandais. Cela est corroboré par les grappes de baies rougeâtres, un peu plus grosses que du raisin, qui pendent aux rameaux de l'énorme branche. L'aigle se mit à manger ces fruits. Les 18 guerriers (c'est-à-dire Maelduin et ses compagnons, mais c'est la seule fois qu'ils sont aussi clairement caractérisés comme tels) vinrent alors avec leurs

1 G. Dottin, « Le *Teanga Bithnua* du Manuscrit de Rennes », *Revue celtique*, 24, 1903, pp. 388-389.

2 Voir F. Laget, « Les ultimes confins de l'Océan chez Gervais de Tilbury (V. 1244) : la mer au-dessus de la terre », in Bouget H. et Coumert M. (dir.), *Histoire des Breagnes, - 2 Itinéraires et confins*, 2011, pp. 203-220.



Aigle royal (cl. B. Robreau).

boucliers derrière l'oiseau qui ne leur fit aucun mal. Le même jour, à nones, deux autres grands aigles vinrent du sud-est, et tous les trois se mirent à manger les baies et à se débarrasser de leurs vieilles plumes, de leurs vieilles écailles de gale et des insectes qui étaient sur leur corps. Puis à midi, ils détachèrent les baies de l'arbre, les brisèrent avec leurs becs contre les pierres et les jetèrent dans le lac qui se couvrit d'une écume rouge. Le grand aigle y entra et en ressortit. Le lendemain son vol était devenu plus rapide et plus vigoureux qu'auparavant et il repartit vers le sud-est. Les voyageurs reconnurent alors que l'oiseau avait transformé sa vieillesse en jeunesse selon la parole du psaume 102 : *Renovabitur ut aquilae iuventus tua*. Ils repartent alors et aperçoivent vers le sud quelque chose de semblable à un oiseau blanc au milieu des vagues. Il se révèle qu'il s'agit d'un ermite recouvert seulement de la blanche chevelure de son corps qui se tenait à genoux sur une large roche. C'était un ancien voleur qui y vivait depuis trois fois sept ans, d'abord de sept gâteaux et d'une coupe de bois remplie de petit-lait, puis ravitaillé en saumon par des loutres, enfin d'une coupe qui se remplit magiquement d'une bonne liqueur chaque jour. Après avoir quitté le vieillard, ils virent un grand oiseau (*errach*, ce qui semble désigner un faucon ou un aigle de mer selon le *Dictionary of the Irish Language* de la Royal Irish Academy) qui volait vers le sud-est. Ils allèrent dans la direction que l'oiseau avait prise et en peu de temps atteignirent l'Irlande.

La rapidité du retour est symptomatique de l'importance de l'épisode où le grand aigle renoue sa jeunesse, épisode qui constitue indiscutablement le sommet du récit. Certes, une influence de la mythologie gréco-romaine de l'aigle est fort probable, mais les baies d'if sont indubitablement celtiques, aussi bien que l'aspect guerrier du mythe. Le récit renvoie aussi très clairement à l'ornithomorphose du Lleu gallois au sommet d'un arbre sur laquelle nous aurons à revenir. Le thème de la nourriture magique qui scande la progression des épisodes où figurent les oiseaux (les oiseaux qui servent de nourriture au § 3, les oiseaux qui indiquent les pommes magiques aux voyageurs au § 9, la nourriture et la liqueur apportées magiquement à l'ermite voleur au §30) renvoie certainement à des épreuves et à un enseignement initiatiques. Le thème de la voix puissante du § 18 qui chante un psaume apparaît comme annonciatrice de la citation biblique par laquelle l'auteur rattache au christianisme l'épisode du bain régénérant des oiseaux. D'ailleurs cette voix est associée à des oiseaux noirs alors qu'après le bain régénérant, ils prennent l'ermite voleur repent pour un oiseau blanc. Ici, l'influence chrétienne peut évidemment avoir fortement revalorisé l'armature du récit. Mais cette voix puissante rappelle aussi la voix puissante et créatrice qui parle aux hommes du haut du ciel en langue angélique la nuit de Pâques dans le *Teanga Bithnua*. Pâques est ici une modernisation de Beltaine puisque le même texte nous apprend que *c'est l'apôtre*

Philippe qui est la langue toujours nouvelle et que c'est dans sa tête qu'on lui a coupé sa langue trois fois et qu'elle lui a été renouvelée. Or l'apôtre Philippe avait traditionnellement sa fête au 1^{er} mai en Occident. La langue angélique désigne certainement la « langue des oiseaux » car l'acquisition de l'omniscience est assimilée à la compréhension du langage des oiseaux dans nombre de traditions indo-européennes et aussi ouralo-altaïques et le *Teanga Bithnua* nous a révélé que les anges pouvaient prendre des formes d'oiseaux. D'ailleurs, cette notion de la langue des oiseaux est bien connue en milieu celtique³, tant irlandais (Fintan converse avec l'aigle d'Achill en langage avien) qu'armoricaïn (Gwenc'hlan auquel les corbeaux et les oiseaux de passage venaient faire leur rapport).

Plus christianisé, *Le voyage de saint Brandan* du poète anglo-normand Benedeit, place un paradis aux oiseaux comme une des étapes du voyage circulaire du saint navigateur et de ses moines. Il s'agit d'une île haute et lumineuse où un arbre s'élève à perte de vue jusque dans les nuages. De la cime jusqu'au sol, il comportait un branchage touffu de grande envergure et toutes les branches étaient couvertes d'oiseaux blancs, et personne n'en avait jamais vu d'aussi beaux. L'arbre figure certainement l'axe du monde et même, plus précisément, la partie supérieure, céleste, puisqu'il n'y a aucune allusion à ses racines. Benedeit adopte la même interprétation que le *Teanga Bithnua* quand il assimile ces oiseaux à des anges. Mais l'image semble ici assez complémentaire de celle de *La navigation du coracle de Maelduin* : nous sommes en présence d'oiseaux qui attendent de rénover leur jeunesse ou plus exactement, si nous pensons en termes plus anciens datant du paganisme celtique, d'âmes qui attendent de se réincarner.

La navigation des Hui Corra, plus tardive que celle de Maelduin (puisqu'elle y fait référence), est d'ailleurs plus explicite là-dessus. Au § 46, elle évoque un petit bouffon qui mourut à bord et qui revint se poser sous la forme d'un petit oiseau sur le plat-bord du bateau et déclare aux voyageurs qu'il s'en va au ciel. Plus loin, après avoir dépassé l'île au piédestal et le grand pilier d'argent recouvert d'un filet d'argent et de bronze blanc, ces derniers rencontrent de belles troupes d'oiseaux brillants chantant une mélodieuse et plaintive musique (§ 52). Un peu plus loin encore, après avoir entendu la musique du vent contre le filet et être tombé trois jours et trois nuits dans le sommeil (§ 54-58), ils voient une grande troupe d'oiseaux de toutes les couleurs qui *sont les âmes qui sortent de l'enfer le dimanche* et l'un d'eux, qui avait trois belles

rayures brillantes à l'éclat solaire sur la poitrine, se pose sur le plat-bord. Il révèle aux Hui Corra qu'il est l'âme d'une moniale irlandaise, qu'elle était la femme d'un homme dont elle ne fit pas la volonté et qu'elle ne persévéra pas dans ce mariage. L'homme fut malade et elle n'était pas avec lui. Mais elle le visita trois fois, la première pour le voir, la seconde pour le nourrir, la troisième pour l'assister et le surveiller. Ainsi ces visites sont les trois belles rayures sur sa poitrine et toute sa couleur aurait été ainsi si elle n'avait pas rompu son mariage légal.

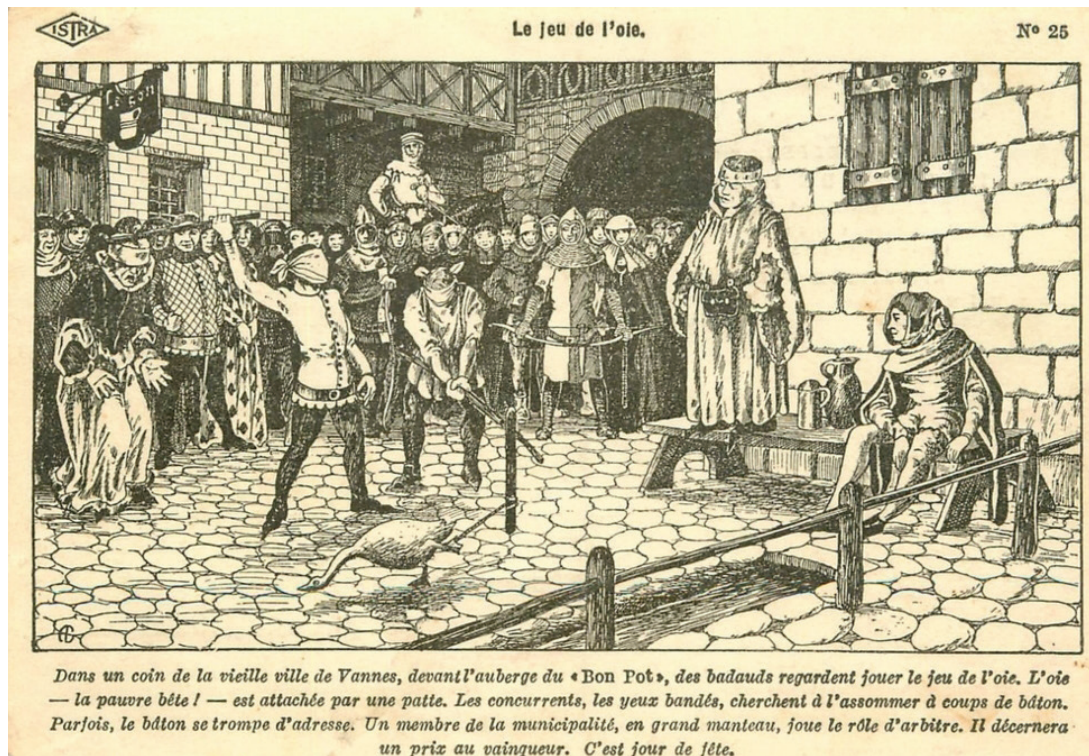
La christianisation rend délicate l'interprétation de l'ensemble mais les oiseaux semblent bien représenter ici la forme sous laquelle les âmes humaines passent de ce monde à l'Autre. Plus, l'image de la foule aviaire recelée par les feuillages de l'arbre axial du monde révèle un stock d'âmes aptes à renouveler leur jeunesse, c'est-à-dire, dans les croyances celtiques préchrétiennes, à se réincarner. La moniale aux trois belles rayures renvoie à ces femmes blanches, cygnes ou hirondelles, qui apparaissent à Samain pour attirer les jeunes héros de ce monde dans l'Autre.

La femme-oiseau amoureuse du héros

Le récit le plus connu s'intitule *La maladie de Cuchulainn et l'unique jalousie d'Emer*⁴. A la fête de Samain, au temps où les guerriers ulates se vantent de leurs exploits et de leurs victoires montrant même les langues de tous les ennemis qu'ils ont tués, une troupe d'oiseaux s'abat sur le lac. Les femmes d'Ulster demandent à Cuchulainn de leur donner ces oiseaux et le héros satisfait à leur demande. Peu de temps après, deux oiseaux liés par une chaîne d'or rouge descendent sur le lac et chantent une musique qui endort les guerriers, à l'exception de Cuchulainn qui se dirige vers eux mais rate par deux fois son coup de fronde lorsqu'il lance sa pierre vers eux. Il s'en va, s'adosse contre un rocher et s'endort. En songe, il voit deux femmes venir à lui et le cravacher. A son réveil, il souffre d'une grave maladie et s'alite. L'année suivante, Oengus l'avertit qu'une femme du nom de Libane viendra à lui pour lui porter un message de Fand, l'épouse du dieu Manannan, qui est amoureuse de lui et veut l'attirer près d'elle en Mag Mell (« la plaine des plaisirs », un des nombreux noms de l'Autre monde). Méfiant, le héros ulate envoie d'abord son cocher qui monte dans la barque de bronze qui l'emène vers l'Autre monde. Sur le rapport de l'aurige qui vante la beauté de Fand et l'excellence de son pays, il se décide à partir. Il épouse Fand et reste un mois avec elle. Puis, il se décide à revenir et les deux

3 Sterckx C., *Des dieux et des oiseaux. Réflexions sur l'ornithomorphisme de quelques dieux celtes*, (= Mémoires de la Société Belge d'Etudes Celtiques, 12), 2000, p.14-15.

4 *Seirgligi Con Culaind inso & oenet Emire*, éd. M. Dillon, 1941 ; trad. française Ch. Guyonvarc'h, in *Ogam*, X, pp. 285-310.



Le jeu de la décapitation de l'oie : un résidu rituel ?

amants conviennent d'un rendez-vous en Irlande, à Ibar-Cind-Trachta (« le rivage de la tête de l'if » ?). Mais Emer, la femme du héros ulate refuse d'abandonner son mari à la femme de l'Autre monde. Finalement Fand (dont le nom signifie « hirondelle ») renonce et Manannan ramène son épouse. Mais on doit faire boire le breuvage d'oubli à Cuchulainn et à Emer pour guérir l'un de sa maladie d'amour, l'autre de sa jalousie.

Ce thème de la maladie d'amour pour une femme de l'Autre monde se retrouve en Irlande à plusieurs exemplaires. C'est celui de *La navigation de Bran, fils de Febal*, qui entend un jour de la musique derrière son dos et tombe dans le sommeil. Une femme aux habits inconnus lui apparaît alors qui lui chante cinquante couplets et l'attire sur la mer où il rencontre Manannan qui lui chante trente autres couplets. Après avoir perdu un homme dans l'île des rieurs, Bran parvient à la Terre des femmes. C'est également le thème central du *Voyage de Condlé le Bossu*. Là une femme jeune et jolie, que n'attend ni mort, ni vieillesse (deux caractéristiques de l'Autre monde où le temps ne s'écoule pas au même rythme), amoureuse du héros, l'invite à venir en Mag Mell. Malgré les incantations du druide de Condlé, elle parvient à ses fins en lui donnant une pomme. Il resta un mois sans boire, ni manger autre chose que sa pomme qui ne diminuait jamais. Le chagrin s'était emparé de lui et il voulait revoir la femme. Quand celle-ci revint, il s'embarqua avec elle sur sa barque de verre et on ne le revit jamais. Mais l'exemple le plus

significatif et parfait est *Le songe d'Oengus*, d'abord parce qu'Oengus est un dieu, celui de la jeunesse, et surtout parce que la femme qu'il voit en rêve lui jouer de la musique et qui lui provoque une maladie d'amour qui le plonge dans une profonde langueur est une année sur deux sous forme humaine et l'autre sous forme d'oiseau. A la Samain suivante, Oengus vint au Lac de Bel Dracon, à la Harpe de Cliach, et il appela la jeune fille qui était au sein d'une troupe d'oiseaux avec des chaînes d'argent et des boucles d'or autour de leurs têtes. Il alla à elle et ils dormirent sous la forme de deux cygnes. Puis ils partirent sous la forme de deux oiseaux blancs au Brug, la résidence d'Oengus. Ils chantèrent ensemble de la musique et plongèrent les hommes dans le sommeil pendant trois jours et trois nuits. La concomitance de l'aspect aviaire et de la musique est d'ailleurs symptomatique des apparitions d'Oengus. Lorsqu'au début de *Forbuís Droma Damhghaire* il se rend à l'invitation du roi Cormac mac Airt et prophétise sous la forme d'un beau jeune homme, il tient un tympanon à cordes d'or rouge au son mélodieux et un archet de crin dans ses mains. Et au-dessus de lui, deux oiseaux jouaient, eux aussi, du tympanon.

Ce qui ressort de ces textes, c'est que le voyage vers l'Autre monde est réservé à des héros, particulièrement à des guerriers, et que la forme aviaire n'est que passagère, qu'elle soit celle de la femme qui attire le héros dans un Autre monde de plaisirs et de banquets perpétuels ou celle du voyageur lui-même qui peut se nommer Bran (« corvidé ») ou Brandan

(« petit corbeau »). On notera aussi que ces oiseaux et le voyage sont placés sous le signe constant de la musique et plus particulièrement des trois airs du répertoire celtique, ceux qui provoquent de la tristesse (la perte du frère de lait de Maelduin à l'île des pleureurs), de la joie (l'île des rieurs de Maelduin ou la mort du petit bouffon des Hui Corra) et du sommeil. La date de Samain qui correspond à la fin de la saison guerrière pourrait témoigner de soubassements rituels du récit. La femme qui vient chercher le jeune héros pour le conduire vers une existence de plaisirs dans l'Autre monde ne serait-elle qu'une figure venant chercher les âmes des combattants tombés pendant la saison guerrière ?

Les divins corvidés

La question vaut la peine d'être posée parce que les Celtes connaissent une divinité féminine guerrière qui remplit parfaitement ce rôle. A vrai dire, il s'agit d'un aspect de la principale divinité irlandaise, la Morrigan⁵. Le glossaire d'O'Davoren dit : *Macha, autrement dit Badb* (ou Bodb, c'est-à-dire « corvidé », plus précisément « corneille ») *ou (encore) autrement dit, la troisième Morrigan, unde les glands des Macha, les têtes des hommes après le massacre*. Le *Livre des conquêtes* indique de même : *Ernmas avait trois autres filles, Bodb, Macha et la Morrighu*. Dans le récit de la *Première bataille de Mag Tured*, Bodb, Macha et la Morrigan sont également regroupées pour envoyer des *averses de magie druidique, des nuages denses de brouillard et de violentes pluies de feu, avec des chutes de sang tombant de l'air sur la tête des guerriers ennemis*, les empêchant de se reposer pendant trois jours et trois nuits. Dans la *Razzia des vaches de Regamain*, Cuchulainn est réveillé une nuit par un cri horrible et affreux. Il se dirige dans cette direction et rencontre une étrange femme rouge vêtue de rouge (la couleur du sang et de la guerre) qui voyage dans un char tiré par un cheval rouge à un seul pied et est accompagnée d'un homme rouge à manteau rouge poussant une vache devant lui. Après une discussion quelque peu orageuse, la femme se transforme en oiseau et, perchée sur une branche, lui annonce la future razzia des vaches de Cooley et lui prédit le temps qu'il lui reste à vivre et les combats qui les opposeront durant la razzia. Et si la femme transformée en oiseau est appelée Bodb, les démêlés qu'elle dépeint sont ceux de Cuchulainn et de la Morrigan, ce qui confirme que la Bodb et la Morrigan sont bien la même déesse, laquelle ne limite d'ailleurs pas ses transformations

5 F. Le Roux et Ch.-J. Guyonvarc'h, *Morrigan –Bodb- Macha La souveraineté guerrière de l'Irlande*, 1983 (Celticum, 25).



Le mythe au XXI^e siècle ; faux corbeau vendu comme objet de décoration au temps d'Halloween.

à un aspect aviaire puisqu'elle promet d'affronter le héros guerrier sous les formes successives d'une anguille, d'une louve grise et d'une génisse blanche.

Dans la version B de la *Mort de Cuchulainn*, le jeune héros partant pour son dernier combat rencontre devant un gué une belle jeune fille au corps blanc tordant des dépouilles pourpres, hachées, sanglantes, et les rinçant sur le bord du Gué de la Veille. Le druide Cathfad qui l'accompagne lui traduit la scène pour le dissuader de continuer : *Vois-tu là-bas, Ô Chien, la fille de la Bodb qui est en train de laver tes dépouilles et ton équipement ? Et lorsque le héros est mort : Elle vint sous la forme d'un corbeau, c'est-à-dire d'une corneille, des profondeurs les plus élevées du firmament au-dessus de sa tête... Elle poussa ses trois grands cris au-dessus-de-lui et se posa sur le buisson d'aubépine en face de lui*.

La Bodb porte aussi le nom de Nemain (« la sacrée ») qui correspond assez exactement au nom d'une déesse antique, Nemetona, qui est la parèdre d'un Mars gallo-romain. Le rôle de Nemain est aussi de jeter la confusion dans une armée, notamment par l'horreur de son cri qu'elle pousse d'une voix forte et qui suffit à terrasser quelques dizaines de guerriers. Et dans la description de la Chambre des Bodb qui se trouve dans *La destruction de l'auberge de Da Derga* figure un trio *dans le haut de la maison, traversé par des ruisseaux de sang, avec les cordes de leurs massacres sur leurs cous... les trois horribles meurtrières*. La déesse de la guerre peut prendre aisément l'aspect d'un oiseau qui se nourrit des corps laissés sur les champs de bataille. L'image est moins belle que celle de la blanche Fand qui attire Cuchulainn dans l'Autre monde, mais elle n'est fondamentalement guère différente.

Ces données ne sont pas spécifiques de l'Irlande mais communes à tous les Celtes antiques car

si Nemain ne peut être séparée de Nemetona, il existe encore une Cathubodua, connue par une inscription gallo-romaine de Savoie, qui correspond exactement à la formule irlandaise *Bodb catha* (« corneille du combat »), celle qui se repaît des cadavres sur les champs de bataille. Et c'est fort vraisemblablement cet auxiliaire divin que représentent certains casques protohistoriques surmontés d'un oiseau. Celui de Ciamești, en Roumanie, qui date du III^e siècle av. J.-C., montre un corvidé de fer décoré d'émaux polychromes. On connaît aussi un vase étrusque d'une époque voisine figurant un guerrier gaulois s'apprêtant à achever un ennemi attaqué par un corvidé qui s'en prend à ses yeux. Tite Live, *Histoire romaine*, VII, XXVI, semble aussi avoir emprunté à une légende épique gauloise l'intervention d'un corbeau lors d'un combat opposant un guerrier gaulois au tribun Marcus Valerius Corvus.

La *Bodb* évoque aussi la tradition galloise des corbeaux d'Owain⁶, notamment connue par le conte *Breuddwyd Rhonabwy*, qui narre une série de parties de jeu de damier celtique disputée entre le roi Arthur et le prince Owain de Rheged. Les trois premières montrent les valets et les écuyers d'Arthur harcelant les corbeaux d'Owain, allant même jusqu'à en tuer certains, sans qu'Arthur consente à quitter le jeu pour y mettre un terme. Alors Owain ordonne de lever son étendard et les corbeaux prennent leur envol et se jettent sur les hommes d'Arthur jusqu'à en faire un carnage. Bien qu'énigmatique, le texte confirme la valence guerrière du corbeau et la poésie galloise de la fin du Moyen Âge contient de nombreuses allusions aux Corbeaux d'Owain compris comme une troupe guerrière. On pourrait aussi les rapprocher des grands oiseaux blancs tachetés d'une taille, d'une couleur et d'une beauté inhabituelles que le jeune Conaire poursuit et veut tuer de sa fronde dans *La destruction de l'auberge de Da Derga*. Mais à ce moment, ils quittent leur peau d'oiseau et se tournent vers lui avec des lances et des épées. L'un d'entre eux, nommé Nemglan (probablement « impur »), lui révèle qu'un tabou familial lui interdit de tuer des oiseaux et le protège. Conaire a été deux fois engendré, par le roi Etarscel mais aussi auparavant par un oiseau, qui laisse sa peau d'oiseau sur le plancher de la maison d'osier (une cage à oiseau !) pour visiter sa mère, Mess Buachalla (« la fille adoptive des vachers »), elle-même petite-fille de l'Etain qui se transforma en cygne pour s'enfuir avec Midir.

L'hagiographie de l'Avranchin évoque aussi un certain roi païen Corbecenus dont saint Sever, un

évêque d'Avranches du haut Moyen Âge fêta le 1^{er} février, aurait été le serviteur dans sa jeunesse. Ce roi effectuait des sacrifices animaux sous un chêne mais les charitables miracles de Sever parvinrent à le convertir, une fois l'arbre renversé par une tempête. Il y a ici un vague souvenir des temps du paganisme mais l'important réside dans le sens du nom du roi pour lequel on ne recherchera aucune étymologie « scientifique ». Il vaut mieux y lire un jeu de mots de clercs associant *corvus* (le corbeau) et *cena* (le repas). « Repas de corbeau » serait un nom hautement signifiant pour un tel personnage. Un autre souvenir chrétien transparaissait antérieurement dans un passage du *Livre de la passion, des miracles et de la gloire de saint Julien, martyr*, de Grégoire de Tours, où il est question d'un certain chef de guerre du nom d'Illidius venu du Velay guidé par une colombe ; il taille en pièces et met en fuite des troupes venues de Bourgogne pour piller Brioude et ses églises. Grégoire ajoute que nul ne mettra en doute l'existence de cette colombe si on se rappelle l'histoire, narrée par Orose, du consul romain Marcus Valerius protégé par un corbeau ; bref le noir corbeau païen s'est ici explicitement transformé en une blanche colombe chrétienne.

Variantes galloises

Le noyau de la mythologie galloise est constitué par les quatre branches du *Mabinogi*. Deux d'entre elles font appel à une mythologie aviaire et peuvent être mises en rapport avec la mythologie irlandaise de l'Autre monde bien que les formes en paraissent assez différentes. Dans la seconde branche, Bran le Béni⁷, fils de Llyr (« Océan »), monte une expédition où l'Irlande tient fort probablement le même rôle que l'Autre monde dans les *Navigations* irlandaises. Sa sœur, qu'il a marié au roi d'Irlande Matholwch, se nomme Branwen et, lorsqu'elle reçoit un traitement injurieux dans la maison de son mari, elle élève un étourneau, lui apprend un langage, lui indique quelle espèce d'homme était son frère et elle attache une lettre décrivant ses souffrances à la naissance des ailes de l'oiseau ; puis elle envoie le volatile au pays de Galles. L'oiseau s'y rend, trouve Bran le Béni à sa cour de justice, descend sur ses épaules et hérissé ses plumes jusqu'à ce qu'on aperçoive la lettre. Bran la lit et décide de monter une expédition en Irlande où il est accompagné par Pryderi, Manawyddan, Taliesin et bien d'autres. Le détail des péripéties de cette

⁶ Voir C. Sterckx, *Des dieux et des oiseaux. Réflexions sur l'ornithomorphisme de quelques dieux celtes*, (= Mémoires de la Société Belge d'Etudes Celtiques, 12), 2000, pp. 82-84.

⁷ Voir la seconde branche du *Mabinogi* gallois (trad. Lambert, *Les quatre branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen Âge*, pp. 61-76, ou trad. Loth, *Les Mabinogion*, 1913, t. 1, pp. 119-150).

opération ne nous concerne pas, seulement le retour des sept survivants auxquels Bran, blessé au pied d'un coup de lance empoisonnée, commande qu'on lui coupe la tête et la porte à « la colline blanche » à Londres pour l'y enterrer tournée vers la France pour empêcher tout fléau de venir dans l'île de Grande-Bretagne. Il les prévient qu'ils seront longtemps en chemin et resteront sept ans à manger et à boire à Harddlech pendant que les oiseaux de Rhiannon chanteront pour eux. Ces derniers étaient trois et, se tenant au loin au-dessus des eaux, ils vinrent leur chanter certain chant auprès desquels étaient sans charme tous ceux qu'ils avaient entendus. Le banquet dura sept ans au bout desquels la porte donnant sur la Cornouailles s'ouvrit. Quoi qu'ils eussent vu et éprouvé de souffrances, ils ne se rappelèrent plus rien, non plus qu'aucun chagrin au monde, et aucun d'eux ne s'aperçut au bout de quatre-vingts ans que l'autre fut plus vieux qu'au moment où ils étaient venus.

Cette précision de l'absence de vieillissement nous assure que l'expédition irlandaise de Bran le Béni se situe bien dans l'Autre monde. C'est d'ailleurs ce que l'on pouvait supposer à partir du sens de son nom (le « corbeau ») et de celui de sa sœur (« blanche corneille »), lesquels rappellent, le premier, ceux des navigateurs irlandais Bran, fils de Febal, et saint Brendan (en version très christianisée), la seconde, le personnage de Fand. Le voyage est ici conçu comme l'expédition d'une nombreuse armée dont le point de départ est liée à une reine et dont ne reviennent que sept hommes et une tête talismanique coupée sur un champ de bataille. La différence est maigre avec les voyages vers l'Autre monde irlandais que ce soit Fand qui est reine et déesse (elle est la femme de Manannan) ou bien une reine cavalière qui accueille Maelduin et ses compagnons en s'efforçant de les retenir dans une vie de plaisirs éternels. Cela rappelle aussi beaucoup la tradition germanique où les Walkyries (« celles qui choisissent les morts ») avaient la faculté de se transformer en cygnes, distribuaient la mort sur les champs de bataille et emmenaient les héros à la Valhöll où ils vivaient dans une vie de perpétuels banquets et combats où les vaincus ressuscitaient chaque jour en attendant le Ragnarök.

En dehors de l'étourneau élevé par Branwen pour être son messenger et tenir ainsi quelque peu le rôle de Libane vis-à-vis de Fand, la seconde branche du *Mabinogi* parle peu d'oiseaux. Mais il recèle néanmoins un témoignage important avec les oiseaux de Rhiannon. Il semble que Branwen est à Rhiannon ce que la Bodb est à la déesse Morrigan (« la grande reine »). En effet, Rhiannon est étymologiquement « la grande reine divine » et ses rapports avec les

chevaux⁸ en font une maîtresse de ces animaux, donc une équivalente de la déesse gauloise Epona tout autant que de la reine cavalière qui apparaît dans les aventures de Maelduin. Il est clair que les oiseaux de Rhiannon sont les équivalents des oiseaux chanteurs rencontrés par les navigateurs irlandais et, s'ils sont trois, c'est qu'ils représentent les trois airs du répertoire de la musique celtique : ceux de la joie, du chagrin et de l'oubli. Lorsqu'ils quittent Harddlech où ils ont passé sept ans à banqueter en écoutant les oiseaux de Rhiannon, les survivants de l'expédition de Bran partirent pour Penvro où ils passèrent la nuit au milieu de l'abondance et de la gaieté car ils ne se rappelaient plus aucune de leurs souffrances passées, ni aucun chagrin.

La seconde branche fournit un récit où la mythologie est en cours d'historicisation. L'Autre monde est devenu l'Irlande, la mythique expédition vers l'Autre monde prend des aspects de conflit pseudo-historique entre la Grande-Bretagne et l'Irlande ; la déesse capable de se transformer en blanche corneille se repaissant des cadavres sur les champs de bataille provoque toujours des hécatombes guerrières mais son action a été rationalisée sous la forme de l'élevage d'un étourneau apportant un message qui déclenche une meurtrière expédition. Le motif des oiseaux de Rhiannon apparaît de manière moins autonome et plus anecdotique.

La quatrième branche recèle un motif plus isolé mais particulièrement important puisqu'ayant trait à Lleu, l'équivalent gallois de Lugus, le plus grand dieu des Celtes antiques assimilé au Mercure romain et que l'on retrouve en Irlande sous le nom de Lugh, le personnage principal de la *Seconde bataille de Mag Tured*. Au Pays de Galles, Lleu a été maudit par sa mère qui a juré qu'il n'aura jamais une femme de la race qui peuple la terre. Pour contourner l'interdit, son oncle Gwydyon lui fabrique magiquement une femme en réunissant les fleurs du chêne, du genêt et de la reine des prés que l'on nomma Blodeuwedd (« aspect de fleurs »). Mais cette dernière prend bientôt un amant et tous deux complotent sa mort. Malgré la difficulté de leur entreprise, ils parviennent à leurs fins et l'amant frappe Lleu d'un coup de lance empoisonnée. Aussitôt, Lleu s'envola sous la forme d'un oiseau en jetant un affreux cri strident, et on ne le revit plus. En suivant une truie, l'oncle Gwydyon finit par le retrouver sous la forme d'un aigle gisant en piteux état au sommet d'un arbre, la chair pourrie et couverte de vers. En chantant trois strophes de

⁸ Dans la première branche du *Mabinogi*, le fils de Rhiannon est retrouvé en compagnie d'un poulain et elle-même devait porter sur son dos les voyageurs de passage.

quelques vers, Gwydyon le fit descendre de l'arbre et d'un coup de sa baguette enchantée, il lui rendit sa forme humaine. Mais il n'avait que la peau sur les os. Gwydyon fit venir de bons médecins et le rétablit. Lleu songea alors à se venger et poursuivit sa femme qui s'était enfuie avec ses suivantes. Leur terreur était telle qu'elles ne pouvaient marcher qu'en retournant la tête et elles tombèrent dans la rivière Kynvael où elles se noyèrent à l'exception de Blodeuwedd que Lleu transforma en oiseau. Pour la punir, il décida qu'elle ne montrerait plus jamais son visage à la lumière du jour et que désormais on appellerait Blodeuwedd le hibou.

Cette histoire de l'ornithomorphose de Lleu en aigle est corroborée par l'iconographie monétaire protohistorique puisqu'un statère boïen montre le dieu gisant, le flanc percé d'une javeline, en train de se transformer en aigle. On peut aussi citer un quart de statère leuque (LT 9018) narrant cette ornithomorphose. Un monument gallo-romain de Saint-Maurice-les-Châteauneuf confirme également le motif, montrant d'un côté une statue de Mercure et, de l'autre, un aigle perché au-dessus d'une laie et tenant dans ses serres un médaillon gravé du visage d'un bel adolescent.

Faucon captif dressé pour la chasse (cl. B. Robreau).



Mais il convient surtout de rapprocher cet épisode de celui de *La navigation du coracle de Maelduin* où les aigles renouvellent leur jeunesse, tant à cause de leur position en fin du récit, que de leur sens. L'influence de la mythologie gréco-romaine, pour réelle qu'elle soit dans le récit irlandais, est toutefois mineure comme nous l'avons montré plus haut et, là encore, nous disposons de monnaies protohistoriques. Le motif de l'aigle est assez fréquent en numismatique celtique, particulièrement dans la région orléanaise. Comme le territoire carnute passait pour occuper le centre de la Gaule, on peut suspecter un parallélisme ou une influence de la légende grecque des aigles partis des extrémités du monde et se rencontrant à la verticale de l'*omphalos* de Delphes, lequel est couvert d'un *agrénon* qui peut facilement évoquer le filet enserrant la colonne centrale de *La navigation du coracle de Maelduin*. Les pièces LT 6088 où l'aigle est accompagnée d'un aiglou et surtout LT 6147 où l'aigle, pur carnivore, becquète un petit rameau garnie de baies, semblent garantir l'archaïsme du récit irlandais.

Là aussi malgré le fond commun, il existe de nombreuses différences entre les épisodes irlandais et gallois. Néanmoins, le sens général paraît identique : Lleu transformé en aigle pourrit au sommet d'un arbre ; dans le texte irlandais, les aigles se débarrassent de leurs vieilles plumes, de leurs vieilles écailles de gale et des insectes qui étaient sur leur corps. Dans les deux cas, il s'agit d'une rénovation et l'ornithomorphose doit signaler le changement d'état : Lleu, tué sous la forme d'un homme, ressuscite sous celle d'un aigle.

Oppositions et alternances

Les anciens Irlandais, et probablement les autres Celtes, regroupaient rapaces et corvidés dans la même espèce générique⁹ en fonction de leur humeur charognarde, de leur allure générale, voire de leur couleur. Il n'existait pas, comme en Grèce, une ignominie du vautour s'opposant à la noblesse de l'aigle. Ainsi Gauvain, dont les aspects solaires (il est le « soleil de la chevalerie ») évoquent parfois Lug, serait en gallois (*Gwalchmai*), non un aigle, mais un « faucon de mai ». Ce dernier est parfois confondu avec le coucou, ce qui expliquerait les innombrables aventures amoureuses du chevalier arthurien car l'oiseau niche volontiers chez les autres. Ces approximations ne signifient pas que les Celtes ne connaissaient pas les différences d'aspect et de

⁹ Tymoczko M., « The semantic Field of Early Irish Terms for Black Birds and Their Implications for Species Taxonomy », in Matonis A.T.E. & Daniel F. Melia (éd.), *Celtic Language, Celtic Culture : a festschrift for Eric P. Hamp*, 1990, pp. 151-171.

comportement séparant les diverses espèces d'oiseau. Elles traduisent plutôt des revalorisations ou des interprétations plus précises. Car si Branwen élève un étourneau plutôt qu'une corneille ou une hirondelle, c'est certainement en raison de ses capacités qui lui permettent d'imiter avec une grande précision les vocalisations d'autres individus, de la même espèce ou non, qualités particulièrement utiles lorsqu'il s'agit d'apprendre à un oiseau un message destiné à un humain. Mais il faut aussi réaliser que, surtout lorsqu'il est question de mythologie, la classification aviaire des civilisations celtiques n'opère pas à partir des mêmes catégories que celles de notre temps.

Ainsi Branwen est-elle féminine et blanche par rapport à Bran qui est masculin (et noir ?). D'un point de vue mythologique, il est peut-être plus important que Fand soit blanche qu'hirondelle. Chez Caer Ibormath, l'amante d'Oengus, et chez Etain, la blancheur signifie sans doute plus que la précision de l'espèce (cygnes) et il importe probablement peu que la déesse Sequana fût représentée en cane plutôt qu'en cygne. Que, selon le Pseudo-Plutarque, *lougos* signifie corbeau quand Momoros donne son nom à Lyon (*Lugdunum*) alors que Lleu (le Lugus gallois) se transforme en aigle pourri doit plutôt être rapporté aux circonstances : d'une part la naissance d'une ville nommée d'après un dieu, d'autre part la (fausse) mort d'un homme qui fut un dieu. Cela ne fait que rejoindre l'opposition qui veut que Lleu meurt dans des conditions contradictoires (on ne peut le tuer ni dedans, ni dehors, ni à pied, ni à cheval...) alors que sainte Brigitte, héritière de la Minerve celtique, naît dans des conditions contradictoires (sa mère accouche ni dedans, ni dehors, en franchissant un seuil, un seau de lait moussieux, donc ni liquide, ni solide, à la main). Mais quand Lleu, dieu lumineux, se venge, il change sa femme en oiseau de nuit (chouette ou hibou), la faisant passer du blanc au noir et la rapprochant du faciès de chouette d'Athéna, la Minerve grecque. Et dans la légende étiologique de la procession des reliques de saint Telo à Landeleau, c'est en enfumant un coq (en le faisant passer du blanc au noir) pour le faire crier (et donc simuler le jour en pleine nuit) que la sœur du saint arrête la circumambulation de son frère à dos de cerf. Quand Maelduin se dirige vers l'Autre monde, il croise des oiseaux noirs criant très fort vers le nord-est, mais quand il en revient il voit d'abord un oiseau blanc qui se révèle être la chevelure d'un ermite avant de suivre un aigle qui se dirige vers le sud-est.

Ces données sont importantes quand il s'agit d'interpréter le décor du gobelet en argent de Lyon. Celui-ci est divisé en deux moitiés par deux arbres :

l'un mort, l'autre enlacé par un serpent et laissant entrevoir la tête d'un petit personnage portant un torque dissimulé dans le tronc, qui déterminent deux tableaux. Le premier associe un personnage masculin portant corne d'abondance et torque à un cerf vers lequel il tend un second torque, et à un chien à l'arrêt qui montre les dents. Le second, montre un personnage tenant deux bourses surmonté d'un corbeau qui lui apporte une troisième bourse. L'homme est encadré d'un sanglier et d'un aigle perché sur un rocher. Il semble qu'il s'agisse de Mercure-Lugus, dieu des arts et notamment du commerce, dont il est logique qu'il soit encadré de deux de ses formes animales les mieux avérées : l'aigle et le porc. La tête visible dans la cicatrice d'ébranchement de l'arbre enlacé par le serpent confronté à l'aigle traduirait-elle un moment ou un équivalent de la transformation de Lleu en aigle au sommet d'un arbre ? Le corbeau est plus délicat à interpréter. Faut-il y reconnaître une autre forme de Lugus puisque l'objet, certainement cultuel pour Hatt¹⁰, provient de Lyon où le pseudo-Plutarque évoque la légende de l'apparition de corvidés lors du creusement des fondations de la ville ? Ou s'agit-il simplement de la représentation de la Cathubodua dont on s'attendrait à ce qu'elle apporte des têtes coupées plutôt que des bourses (à moins que la bourse ne soit qu'une métaphore¹¹, qu'une figure de style pour la tête) ? Le personnage tendant le torque au cerf serait le Cernunnos, un aspect du Jupiter celtique, et les deux registres séparés par les deux arbres pourraient être considérés comme caractéristique d'une alternance saisonnière avec un été dominé par le Mercure celtique et un hiver par le Jupiter celtique, respectivement amant saisonnier et époux de la déesse trivalente. Cette dernière est représentée comme corvidé et guerrière durant la saison d'été et comme hibou (nocturne) lorsqu'elle est disjointe de son amant estival qu'elle retrouve en mai lorsque l'aigle Lugus se fait coucou ou faucon de mai. Le serpent qui affronte l'aigle du regard sur le second arbre peut-il être jupitérien et chthonien ? La scène rappelle quelque peu la mythologie scandinave où le serpent Nidhögg ronge les racines de l'arbre Yggdrasil alors que l'aigle Vidofnir est perché à son sommet. Lors du Ragnarök, Nidhögg devient une sorte de dragon

¹⁰ *Mythes et dieux de la Gaule*, t. 1, 1989, pp. 122-123.

¹¹ En Scandinavie, « nourrir les aigles » est une *kenning* pour « tuer des ennemis » et les « glands de Macha » désignent en Irlande les têtes coupées (à la limite, peut-être pourrait-on déchiffrer des glands à la place des bourses ?). L'image montre le corvidé jetant sa bourse entre l'aigle et le supposé Mercure lyonnais. On rappellera aussi le monument de Saint-Maurice-les-Châteauneuf montrant d'un côté une statue de Mercure et de l'autre un aigle tenant dans ses serres un médaillon gravé d'un visage.

volant portant des cadavres sur ses ailes, ce qui évoque un peu ces enceintes des cieux du *Teanga Bithnua* qui sont parcourues par des anges en forme de chevaux et d'oiseaux, mais aussi par des dragons.

L'oiseau cosmologique

Le combat de l'aigle et du serpent, en Inde (Garuda) comme en Scandinavie, paraît être un symbole cosmologique : celui de la lutte entre la lumière et les ténèbres, le blanc et le noir, le bien et le mal... Dans ce cadre, il ne paraît pas anormal que les chefs de plusieurs expéditions celtiques vers l'Autre monde (Bran, fils de Febal ; Bran le Béni au Pays de Galles ; saint Brandan en contexte très christianisé) portent le nom du corbeau. Selon Ch.-J. Guyonvarc'h, *bran* signifie bien « corbeau » en gallois et en irlandais mais dans cette dernière langue il s'agit d'un mot archaïque dont le sens était presque oublié et qui n'a survécu que dans des métaphores plus ou moins intelligible et uniquement dans des textes racontant des exploits guerriers. De plus, Bran le Béni est indiscutablement une figure évhémérisant le Jupiter celtique. Il est chef d'expédition et dieu plus que corbeau mais le mot *bran* a peut-être retenu de sa très ancienne histoire religieuse des traits et des motifs qui éclaireraient le contexte des expéditions ultramarines menées par des chefs qui ont hérité de ce nom.

Le corbeau est en effet un personnage mythologique considérable dont l'histoire remonte certainement au paléolithique final. Il est en effet un héros mythique très présent dans la plus grande partie de l'hémisphère nord, de l'Amérique du Nord à l'Europe en passant par la Sibérie. Il peut agir comme héros culturel s'emparant du feu ou enseignant la fabrication des filets, comme décepteur trompeur et voleur, sale et scatologique (le mot *bran* en roman a pu aller jusqu'à qualifier le son (de blé, résidu), l'ordure et l'excrément) et aussi comme acteur essentiel dans de mythes de création du monde. Il est notamment l'agent de la séparation de la lumière et des ténèbres ce qu'il effectue en libérant le soleil, en volant le sac ou la boîte qui contenait le jour ou encore en battant des ailes pour comprimer l'obscurité et la transformer en terre solide. Ses aventures se soldent souvent par des épisodes en lien avec sa couleur. Blanc à l'origine, il est devenu tout noir quand il perce de son bec le sac qui contenait le soleil et que la lumière le frappe très violemment. Dans un autre mythe, il vole un brandon dans une île de la mer où habitait le soleil mais quand il arrive son bec est à moitié brûlé. On voit que la dialectique du noir et du blanc, parfois du

rire (on le force à rire en le chatouillant pour qu'il rende le soleil) et des pleurs, joue un rôle important dans cette mythologie. C'est aussi ce qui se retrouve dans les expéditions vers l'Autre monde celtique (la dialectique des oiseaux noirs et des oiseaux blancs, celle des îles des rieurs et des pleureurs) dont on peut penser qu'elles sont lointainement dérivées de mythes dont le héros fut, il y a très longtemps, un corbeau. Cette problématique cosmologique expliquerait bien cette voix puissante (créatrice) que Maelduin et ses compagnons entendent au nord-est et cette voix semblable à un brandon enflammé qui se fait entendre la nuit de Pâques dans le *Teanga Bithnua* car le cri joue un rôle dans la mythologie du corbeau. Dans une version tchouktche, le corbeau qui vient de rendre le soleil qu'il a dérobé se laisse convaincre de montrer sa langue et se la voit couper par les sœurs de Loup qui ont enroulé un mince lien autour de l'organe. Le motif rappelle la voix puissante du *Teanga Bithnua* (la langue toujours renouvelée qui est celle de l'apôtre Philippe, fêté le 1^{er} mai, et a été séparée trois fois de sa tête) qui parle dans une langue angélique (celle des oiseaux).

Le *Teanga Bithnua* contient un autre récit d'aspect cosmogonique (l'histoire débute par un avertissement assez clair : « le roi puissant est patient de ne pas détruire le monde au commencement ») dont le héros est un oiseau. C'est celle de l'*iruaithe*, sans doute un aigle selon Dottin, ennemi d'une grande bête marine de toutes les couleurs qui vint d'Égypte la nuit de la naissance du Christ. Il pond un oeuf que le soleil chauffe et on fait un bateau qui porte voile de la moitié de la coquille de cet œuf. Il semble que l'on retrouve dans ce récit les vestiges d'une version celtique du combat de l'aigle et du serpent sur la montagne centrale et de la nécessité d'une navigation maritime pour atteindre cet axe du monde.

Peut-être faut-il aussi relier à ce mythe le passage des œuvres morales de Plutarque (*De defectu oraculorum*, XVIII) où il est question d'une île aux environs de la (Grande-)Bretagne où Cronos était prisonnier, le sommeil étant le besoin que l'on avait imaginé pour le tenir captif. Qu'il y ait des données celtiques dans cette anecdote se déduit de deux détails : le sommeil, qui renvoie à un des trois airs du répertoire celtique qui apparaissent en filigrane dans les récits de navigation vers l'Autre monde, et la mention de Cronos, dieu du temps, qu'il faut identifier à Mabon (l'équivalent gallois du dieu gaulois Maponos) qui est un des trois prisonniers célèbres de l'île de Bretagne) et au jeune Oengus, conçu et né dans la même journée et qui apparaît au roi Cormac en compagnie de deux oiseaux jouant comme lui de la musique.

Les oiseaux musiciens apparaissent fréquemment dans les récits celtiques. Nous avons déjà évoqué ceux de Rhiannon. Il est probable qu'il faut aussi y joindre le Tarvos Trigaranus du pilier des nautes parisiens et la déesse aux trois oiseaux du chaudron de Gundestrup. Comme nous l'avons vu, il ne faut pas se focaliser sur la détermination précise de l'espèce, mais le lien avec le taureau paraissait jusqu'ici absent de notre analyse. Cependant, nous le retrouvons dans une version irlandaise épique relative à l'affrontement de Curoi et de Cuchulainn. Dans un premier temps, lors d'une expédition militaire insulaire, Curoi ridiculise Cuchulainn et s'empare des trois vaches merveilleuses du roi Iuchna, des trois oiseaux (plus exactement les Fir Ochain, des hommes transformés en oiseaux) qui avaient l'habitude de se tenir sur les oreilles des vaches, d'un chaudron appelé leur veau (parce qu'il contenait le produit de leur abondante traite) et de Blathnat, la fille d'Iuchna, dont il fait sa femme. Dans un second temps, Cuchulainn songe à se venger avec l'aide de Blathnat. Il vient à Srub Brain (« le bec de corbeau ») non loin de la résidence de Curoi et y coupe la tête d'un oiseau de mer noir puis convient d'un stratagème (elle versera dans la rivière le lait, donc un liquide blanc, des vaches d'Iuchna afin de l'avertir que son mari est seul et sans armes dans son bain) pour que son amant puisse venir tuer Curoi sans encombre.

On voit qu'ici les oiseaux sont perchés sur les oreilles des vaches, ce qui rapproche le récit du Tarvos Trigaranus du pilier de Paris, mais aussi que Curoi est associé à un corbeau (la tête coupée de l'oiseau noir de Srub Brain est prémonitoire des intentions de Cuchulainn vis-à-vis de Curoi et ce dernier a son château dans le Corcoduibne, non loin des lieux qui servent de point de départ à l'expédition de saint Brandan). Enfin, on notera que le « Veau » désigne ici un chaudron destiné à contenir du lait (blanc) et que ce récipient joue un rôle appréciable dans le *mabinogi* de Bran et Branwen : en même temps que sa sœur, Bran donne au roi d'Irlande un chaudron qui s'avère de résurrection, c'est-à-dire qu'il joue dans l'économie du récit le même rôle que le lac dans lequel les aigles de Maelduin rénovent leur jeunesse ou que Oengus, dieu de l'éternelle jeunesse qui gagne l'Autre monde sous la forme d'un cygne, probablement identique au Cronos des mers de Bretagne prisonnier d'un sommeil perpétuel évoqué par Plutarque.

Ce chaudron nous ramène au gobelet de Lyon dont les deux tableaux évoquaient d'une part, le Jupiter celtique dont la forme irlandaise (le Dagda) possède pour emblème principal un chaudron venu d'une île au nord du monde et dont la forme galloise porte le

nom de Bran (« corbeau ») et possède un chaudron de résurrection, d'autre part, le Mercure celtique dont la forme galloise (Lleu) connaît une ornithomorphose en aigle. Or Curoi est clairement une hypostase du Dagda alors que Cuchulainn est fils de Lugh (le Mercure irlandais). Le récit de l'opposition de Curoi et de Cuchulainn à propos de Blathnat (« petite fleur »), des vaches d'Iuchna et des Fir Ochain, ne se contente donc pas de constituer une variante inversée du conflit de Gron Pebyr et de Lleu à propos de Blodeuwedd (« aspect de fleur ») qui se conclut par la mort et l'ornithomorphose du Mercure gallois ; il renvoie également à l'opposition des deux tableaux du gobelet de Lyon où une moitié met en scène un dieu au cerf, au torque et à la corne d'abondance (probablement le Jupiter gaulois sous son aspect de Cernunnos) et l'autre Lugus, le Mercure gaulois, dieu du commerce, entre ses formes d'aigle et de suidé.

Le taureau aux trois grues

Le taureau aux trois grues est un mythe mal connu mais dont nous sommes assurés de l'existence à l'époque de la Gaule protohistorique et antique. Le pilier des nautes parisiens et la stèle de Trèves lient l'arbre à trois oiseaux dont, à nouveau, il ne faut pas trop se soucier de l'espèce précise (canes, grues ou même cicognes pour Hatt), et à un taureau dont le rôle n'est pas très clair, mais qui semble plutôt un allié des oiseaux alors qu'Esus se situe sur l'autre face. L'équivalence d'Esus et de Lugus ayant été démontrée, la scène représentée se situe vraisemblablement dans le cadre de la vengeance du dieu vis-à-vis de la déesse, ce qui aboutit à l'ornithomorphose de cette dernière. L'Irlande est ambiguë dans le mesure où Curoi enlève à la fois Blathnat, trois vaches et trois oiseaux (ce qu'on pourrait envisager comme trois formes de la grande déesse) mais où les oiseaux (les Fir Ochain) sont des hommes métamorphosés.

Les trois oiseaux, les trois bovidés et la déesse aux aspects de fleur se retrouvent à une place de choix sur trois des plaques du chaudron de Gundestrup, mais il est difficile d'être certain de leur association puisque les trois éléments sont dispersés sur trois plaques différentes. La même incertitude figure dans *La navigation du coracle de Maelduin* où le taureau apparaît au § 23 alors que les voyageurs s'élèvent sur la mer de nuages et aperçoivent sous eux dans un arbre une bête monstrueuse qui allonge son cou hors de l'arbre pour s'emparer d'un bœuf et le manger. En effet, là-aussi l'épisode est disjoint de l'apparition des oiseaux qui se situe au § 18 (les oiseaux chanteurs noirs) et aux §30 (les aigles renouvelant leur

jeunesse) et 33 (l'ermite pris pour un oiseau blanc où la christianisation a surement modernisé l'image initiale). Il faut peut-être déduire de la position du motif que ce taureau mangé (sacrifié ?) est nécessaire pour le passage du noir au blanc, c'est-à-dire pour la rénovation de l'aigle, des âmes et du monde. Selon *La destruction de l'Auberge de Da Derga* le festin du taureau est en lien avec l'intronisation royale et c'est un oiseau ancestral (Nemglan) qui fournit à Conaire la prophétie qui lui permettra de devenir roi : *Va à Tara cette nuit, dit Nemglan ; c'est le meilleur pour toi. Un festin du taureau s'y tient, et par lui tu seras toi. Un homme complètement nu, qui ira à la fin de la nuit le long d'une des routes de Tara, ayant une pierre et une fronde ; c'est lui qui sera le roi.*

L'oiseau prophète

Cette prophétie n'est pas inattendue. Corvidé ou rapace, l'oiseau possède souvent des pouvoirs oraculaires en milieu celtique. A la fin de la seconde bataille de Mag Tured, la Bodb prophétise la fin du monde, *prédissant ce qu'il y aurait de mal, chaque maladie et chaque vengeance :*

*Je verrai, un monde qui ne me plaira pas :
 Été sans fleurs,,
 vaches sans lait,
 femmes sans pudeur,
 hommes sans courage,
 captures sans roi ;
 arbres sans fruits,
 mer sans frai ;
 mauvais avis des vieillards
 mauvais jugement des juges,
 chaque homme sera un traître,
 chaque garçon un voleur ;
 le fils ira dans le lit du père ;
 le père ira dans le lit du fils :
 chacun sera le beau-père de son frère.
 Un mauvais temps :
 le fils trahira son père,
 la fille trahira sa mère.*

De même, dans *La maladie de Cuchulainn et l'unique jalousie d'Emer*, lorsque le héros vient combattre les ennemis de Labraid, ce sont deux corbeaux magiques qui annoncent sa présence avant qu'il n'envoie son javelot qui tue le roi ennemi venu se laver les mains à la fontaine et, du même coup, trente-trois autres guerriers.

L'existence de corbeaux oraculaires est d'ailleurs également attestée dans la Gaule

protohistorique par le témoignage d'Artémidore d'Ephèse rapporté par Strabon (*Géographie*, IV, 6) :

Artémidore rapporte qu'il existe sur la côte atlantique un Port dit des deux-Corbeaux où l'on peut voir deux corbeaux dont l'aile droite est partiellement blanche, que ceux qui avaient quelque contestation y viennent, déposent chacun des miettes de gâteau d'orge sur une planche disposée en un lieu élevé, que les oiseaux s'y posent, picorant les unes, dispersant les autres, et que la partie dont les miettes sont dispersées l'emporte.

Nous sommes ici en présence d'une pratique rituelle clairement associée au pouvoir de l'oiseau et à l'opposition du noir et du blanc (pour certains, ces corbeaux seraient plus précisément des pies dont le plumage noir et blanc est caractéristique) qui joue à nouveau un rôle important dans cette anecdote. Un écho de ce rituel se retrouve probablement dans la légende portugaise médiévale de saint Vincent racontant que les reliques du diacre martyr furent rapportées à Lisbonne en 1173 par un bateau que deux corbeaux auraient escorté pendant toute sa traversée. Mais on connaît plusieurs corps de saint Vincent à cette époque et les reliques portugaises ne paraissent pas les plus vraisemblables. Notamment, on ne comprend pas pourquoi les reliques auraient été emportées dès 779 dans le sud du pays alors occupé par les musulmans. Il est probable qu'un hagiographe portugais a exploité une phrase du *Peristephanon* de Prudence où le corps du saint est défendu par un corbeau, mais il est troublant qu'il ait associé le motif à un corps prétendument rapporté d'un *Promontorium Sacrum* de la côte atlantique. L'actuel cap Saint-Vincent serait-il un ancien cap des Corbeaux ?

L'aigle est aussi présenté comme un oiseau oraculaire chez les Galates (Cicéron, *De divinatione*, I, 15, 26-27) et une triade galloise présente trois Aînés du monde : la chouette de Cwm Cowlwyd, l'aigle de Gerbnawy et le merle de Celligadarn. Il s'agit de trois animaux primordiaux qui, à ce titre, possèdent l'omniscience du passé, du présent et de l'avenir. Les deux premiers évoquent le couple composé de Blodeuwedd, la traître épouse transformée en hibou, et de Lleu, transformé en aigle. Ils rappellent aussi les récits irlandais concernant l'aigle femelle Léithin, mais aussi Fintan et Tuan mac Cairell qui ont une connaissance de toute l'histoire du monde depuis ses origines et ont subi plusieurs transformations animales dont l'ornithomorphose en aigle.

Au pays de Galles, l'équivalent de Tuan ou Fintan est Taliesin qui connut lui aussi un grand

nombre de métamorphoses et possède des capacités prophétiques prodigieuses. L'*Ystoria Taliesin* rapporte qu'il fut aussi Merlin :

*Le prophète Jean m'a appelé Merlin,
Maintenant tous les rois me nomment Taliesin...
J'ai été avec Dieu dans le ciel...
J'ai été dans l'arche avec Noé...
Et je resterai sur cette Terre jusqu'à la fin du monde.*

Lorsqu'il évoque les prophéties de l'Aigle, Giraud de Cambrie les attribue à Merlin Silvestre. L'aigle dialogue avec Arthur et l'instruit de sa sagesse. C. Sterckx¹² a montré que l'histoire de Merlin rappelle souvent les malheurs de Lleu. Tous deux ont une épouse qui les trahit et ils meurent transpercés, mais on les retrouve, le premier transformé en aigle, on les conduit à la Cour royale et les guérit et ils finissent eux-mêmes par se venger de leur adversaire en les transperçant, l'un d'un javelot, l'autre d'un bois de cerf. Il est donc probable que Merlin est aussi un aigle primordial et prophétique. D'ailleurs la littérature médiévale française lui donne un *esplumoir*, une roche à l'intérieur de laquelle il réside et où il accomplit toutes ses métamorphoses, où – selon la formule de Ph. Walter¹³ – il change de plumes, de poil ou de peau. Au sens propre, l'*esplumoir* est une mue, une cage obscure où l'on enferme les petits rapaces de fauconnerie pour qu'ils y renouvellent chaque année leur plumage.

Dans les traditions celtiques, contrairement au récit biblique, Dieu a préservé du déluge des hommes aux quatre ou cinq (province se dit *coiced*, « cinquième ») coins du monde pour que l'histoire du monde ne se perde pas. Au temps de Diarmait, fils de Cerball, les cinq sages les plus âgés conseillèrent de consulter Fintan qui ne connut pas de métamorphose mais vécut 5500 ans et planta en Irlande *quelques baies aux endroits où il lui parut probable qu'elles pousseraient. Voici les arbres qui poussèrent de ces graines : l'Arbre de Tortu, l'If de Ross, l'If de Mugna, la Branche de Dathe et l'Arbre d'Usnech*¹⁴.

¹² *Op. cit.*, 2000, pp. 67-68.

¹³ *La mémoire du temps*, 1989, pp. 498-99.

¹⁴ *La fondation du domaine de Tara*, trad. Ch.-J. Guyonvarc'h, *Textes mythologiques irlandais*, Vol. 1, 1980, p. 163. Selon le *Dindshenchas* en prose, l'Arbre de Tortu, la branche de Belach et l'Arbre d'Usnech sont des frênes et l'If de Mugna est un chêne ! Leur répartition est en rapport avec la subdivision pentagonale de l'Irlande qui a en son centre un pilier de pierre à cinq côtés qui fut dressé au sommet véritable d'Usnech car Fintan attribua un côté à chaque province d'Irlande. Mais l'arbre de Tortu tomba au sud-est, l'If de Ross au nord-est, l'If de Mugna vers le sud, le frêne d'Usnech et la Branche de Belach qui tua Dathen, le poète, vers le nord, L'opposition principale semble nord/sud (= obscurité/lumière, = noir/blanc ?) et il est remarquable que

Tuan, Taliesin et Merlin ont été de ces hommes aux multiples métamorphoses, parmi lesquelles la transformation en aigle ne fut pas la plus rare. Un autre personnage important est Bladud, le roi qui, selon Geoffroy de Monmouth, construisit la ville de Bath et y installa des bains en observant que les porcs qui s'y vautraient dans la boue guérissaient de leurs maladies de peau. Doublet de Lleu, retrouvé en aigle pourrissant au sommet d'un arbre grâce à un porc, Bladud ne se métamorphose pas en oiseau, mais se fabrique des ailes, s'envole dans les airs et en meurt en se rompant les membres lorsqu'il retombe sur le temple d'Apollon à Trinovantum. Il aurait aussi introduit la magie en Bretagne et, selon des sources plus tardives, se serait entouré de quatre sages venus d'outremer pour dispenser l'enseignement de sa science hérétique aux quatre coins de la Bretagne insulaire. On retrouve la même tradition à propos de Taliesin qui est l'un des cinq bardes primordiaux du pays de Galles. En Armorique, une version bien plus lourdement christianisée veut que la vraie foi (la seule science qui vaille) est entourée de quatre piliers : Corentin, Grallon, Gwennolé et Tugdual. Dans cette dernière région, on a aussi conservé la tradition du fameux prophète Gwenc'hlan qui comprenait le langage des oiseaux qui lui faisaient, chaque soir, leur rapport. Il prophétisa notamment, comme Merlin, sa propre mort et à l'heure fatidique écrivit son testament avec une plume arrachée à l'aigle de mer qui vint le prévenir. Et selon les conteurs de la petite Bretagne, *pour voir derrière lui, il n'avait pas besoin de tourner le corps. Ainsi rien ne lui échappait : il avait les yeux partout à la fois. Il était comme la montagne du Menez-Bré qui, sans bouger, regarde les quatre coins du ciel*. Le motif inverse ici la punition de Blodeuwedd et de ses suivantes : poursuivies par Lleu qui, descendu de son arbre et guéri, avait repris sa forme humaine, elles fuyaient terrorisées et ne pouvaient marcher qu'en tournant la tête en arrière si bien qu'elles tombèrent dans la rivière Kynvael.

Le coq serait aussi un autre animal augural dans le monde celtique¹⁵. Nous avons déjà évoqué le cri du coq qui arrête la course du cerf de saint Telo. Les combats de coqs, pratique assez fréquente dans plusieurs pays européens, pourraient dériver d'un équivalent antique des ordalies du port des deux corbeaux décrites par Artémidore. En Provence, où le coq accompagne la dépouille de saint Tropez décapité dans son voyage maritime, on connaissait l'usage de

l'ouest, la direction de la science, n'apparaisse pas.

¹⁵ Walter Ph., « Les corbeaux de saint Vincent et le coq de saint Tropez », *Taira*, 5, 1993, pp. 122-142 (notamment ici pp. 135-139). La décapitation folklorique du coq renverrait au rôle augural et funéraire du coq,

manger au Nouvel An un coq symbolisant l'année à venir pour exorciser le mauvais sort que cette année pouvait réserver. Le coq peut en effet présager un malheur car il est associé au voyage funéraire.

En Gaule antique, un autre oiseau, l'alouette, aurait eu aussi une valeur de présage¹⁶. Les pieds d'alouette constituaient au Moyen Âge un talisman évitant les embuscades et les dangers. Son nom fut donné à une légion gauloise (la légion V *Alaudae*) recrutée en Transalpine par Jules César. Il ferait référence à la coutume de certains soldats gaulois de porter des ailes d'alouette sur leur casque. Mais l'emblème de la légion était un éléphant pour rappeler la bravoure de ses troupes lors de la bataille de Thapsus (en Afrique du nord) où elles combattirent en 46 av. J.C. les éléphants du roi Juba.

L'oiseau de la mythologie celtique paraît déconcertant. Cosmologique, guerrier et augural, il n'est souvent qu'une étape dans une série de métamorphoses. Ainsi Blodeuwedd est une femme fabriqué avec toutes les fleurs et elle termine sa carrière sous la forme d'un rapace nocturne, chouette ou hibou. L'aspect noir ou blanc de l'oiseau mythologique paraît souvent plus important que son espèce, cygne ou canard, corbeau ou rapace et la même (fausse) imprécision se retrouve chez les arbres quand le *Dindshenchas* en prose nous rapporte que l'if de Mugna est un chêne qui produisait trois récoltes annuelles de pommes merveilleuses et étranges, de noix rondes, couleur de sang, et de neuf cent boisseaux de glands bruns à bordures ! Quand aux « glands de Macha », ce sont les têtes coupées après le massacre de la bataille orchestrée par la Bodb, la sinistre corneille des combats.

(à suivre)



Un oiseau de la chanson populaire :
Alouette, je te plumerai...

CALENDRIER DES PUBLICATIONS DU PETIT TRAITÉ DE MYTHOLOGIE CELTIQUE

La troisième partie sera mise en ligne à partir de la fin 2021.

¹⁶ Belly, *Les présages expliqués*, 1913, Paris, Nilsson, p. 23.

L'Hibou Grand Duc (cl. B. Robreau).

